

VARIÉTÉS.



LE COMTE YAMAGATA.

(FRANK LESLIE'S POPULAR MONTHLY).

Un cavalier était lancé à fond de train sur la grande route qui traverse la province de Chiochiou. Il portait le costume et les insignes des mandarins japonais de l'ordre militaire le plus qualifié, mais on pouvait reconnaître à plus d'un symptôme qu'en s'élevant en grade il ne s'était pas perfectionné dans l'art de monter à cheval.

Loin de songer à retenir son destrier de bataille qui prenait une allure désordonnée et passait comme un tourbillon, il avait abandonné les rênes afin de se cramponner des deux mains à la crinière, suivant l'antique méthode d'équitation autrefois en usage dans le Royaume du Soleil levant.

Il ne restait plus au vaillant guerrier qu'une chance de salut, c'était qu'un passant vint à son secours, mais il lançait en vain autour de lui des appels désespérés, les femmes s'enfuyaient en poussant des cris, les hommes s'écartaient, avec une respectueuse précipitation, devant le grade du cavalier et le galop foudroyant de sa monture.

Seul, au milieu de cette confusion et de ces défaillances, un enfant de dix ans n'avait pas perdu son sang-froid. C'était un petit garçon frêle et studieux qui se promenait sur la route tenant d'une main un parasol, et un livre de l'autre. Le cavalier à moitié désarçonné a beau lui crier : « *Abounai yo!* » (écartez-vous!) l'enfant ne bouge pas. Il s'arrête sur le milieu de la chaussée, met

son livre sous le bras, ferme son parasol et exécute avec cette arme improvisée l'exercice du soldat européen qui croise la baïonnette pour arrêter une charge de cavalerie. Cette énergique démonstration n'aurait probablement pas suffi pour sauver le cavalier en détresse, mais l'intrépide petit garçon était venu au monde avec le génie de la stratégie. Au moment même où le cheval arrivait sur lui lancé à fond de train, il ouvrit brusquement le parasol, et la bête fut tellement étonnée de cette manœuvre imprévue qu'elle s'arrêta net.

— Comment vous nommez-vous mon enfant? s'écria le mandarin qui s'était empressé de descendre de cheval afin de serrer entre ses bras son jeune sauveur.

— Je m'appelle Ariaki Yamagata.

— Je vous prédis que vous serez un jour l'honneur et la gloire du Japon.

Celui qui tenait ce langage était le samouraï Saigo Takamori, le futur commandant en chef des armées impériales dans la guerre civile de 1867, écuyer médiocre mais général de talent.

Jamais peut-être une prédiction ne s'est plus complètement réalisée. L'enfant de dix ans qui avait donné une preuve si décisive de sang-froid et de courage en arrêtant un cheval emporté est devenu un héros national. Les Japonais l'appellent le Grant, le Moltke, ou le Napoléon de l'Extrême-Orient suivant qu'ils s'adressent à un Américain, à un Allemand ou à un Français, mais

ils n'ont pas réussi à découvrir dans le calendrier des illustrations britanniques un nom qui puisse lui être comparé : Marlborough se fait vieux et Wellington était en somme un général bien médiocre auprès du vainqueur de Ping-Yang.

Un Écolier modèle.

Ariaki Yamagata fut un écolier studieux. Pendant que ses compagnons d'enfance issus comme lui de vieilles familles féodales du Japon passaient le plus clair de leurs journées à jouer au cerf-volant avec leurs domestiques, il étudiait avec ardeur les œuvres des antiques mandarins du Céleste Empire.

De même que les Occidentaux font apprendre le grec et le latin à leurs enfants, les Japonais initient de très bonne heure la jeunesse des écoles aux beautés de la vieille littérature chinoise. Malgré les différences sans nombre qui séparaient autrefois les mœurs de l'Extrême-Orient des habitudes et des coutumes de l'Europe, les lignes générales du programme des études étaient à peu près les mêmes à Nikko, la capitale intellectuelle du Japon, qu'à Oxford ou à Paris.

Après avoir étudié à fond les chefs-d'œuvre des poètes et des philosophes chinois morts depuis deux ou trois mille ans, Ariaki Yamagata eut la curiosité de connaître la civilisation occidentale.

Cette fantaisie imprévue causa un vif scandale dans la famille du jeune lettré. Il était sans exemple qu'un héritier de vieille souche féodale, un samouraï dont les ancêtres avaient occupé une place dans l'histoire de leur province, ait eu l'idée d'étudier à fond l'histoire et les langues des « diables étrangers ».

Malgré les objurgations de ses proches le petit écolier ne renonça pas à son projet et, de guerre lasse, son père consentit à le mettre en pension chez le savant Tamasougi.

Un précurseur de l'ère nouvelle.

Encore un samouraï qui avait renoncé aux antiques traditions ! Au lieu de s'associer au profond mépris que l'aristocratie japonaise manifestait en toute occasion pour les « diables étrangers », le précepteur et l'ami du futur vainqueur des Chinois avait rapporté, d'un voyage à Amsterdam, une admiration

sans bornes pour les lois, les mœurs et la littérature de la Hollande. Son premier soin fut d'enseigner la langue hollandaise au jeune Yamagata, qui fit de rapides progrès et ne tarda pas à être capable de lire couramment les ouvrages où étaient exposés tout au long les vieux principes de stratégie découverts et mis en pratique par les grands hommes de guerre dont les savantes manœuvres, bien plus encore que les victoires, ont délivré de la domination espagnole les provinces protestantes des Pays-Bas.

Le futur commandant en chef des armées japonaises travaillait depuis cinq années, sous la direction d'un maître qui aurait voulu l'initier non seulement aux secrets de la stratégie européenne, mais encore à toutes les merveilles de la civilisation occidentale, lorsqu'une catastrophe le sépara de son savant précepteur.

Le malheureux Tamasougi, dont les tendances novatrices étaient devenues suspectes au gouvernement, fut impliqué dans une intrigue politique et mis en prison.

Un créateur.

Marlborough avait appris la guerre sous Turenne, qui lui-même était un élève de Maurice de Nassau ; le comte Yamagata laissera peut-être des disciples, mais aucun professeur d'art militaire ne lui a donné des leçons sur le terrain. Il n'a étudié la stratégie et l'organisation des armées que dans les livres.

On est étonné de la puissance d'assimilation de cet homme qui a reconstruit, pour ainsi dire d'instinct, une science difficile entre toutes, dont personne ne lui avait enseigné les détails d'exécution pratique, et qui n'a pas eu besoin d'aller étudier sur place les modèles empruntés aux peuples étrangers pour transformer des guerriers barbares armés d'arcs et de lances, en vrais soldats européens dont les foudroyantes victoires ont mis la Chine à deux doigts de sa perte, et donné à réfléchir aux États occidentaux intéressés dans les affaires de l'Extrême-Orient.

Le comte Yamagata est entré, en 1860, au service du souverain féodal de la province de Chiochiou, et son premier voyage en Europe date de 1889. Dans

l'intervalle il avait créé de toutes pièces une cavalerie japonaise, sans avoir jamais vu un seul escadron équipé suivant la méthode moderne, et il avait déjà, depuis longtemps, donné à son pays une infanterie redoutable lorsqu'il a vu, pour la première fois, manœuvrer un régiment européen.

L'œuvre de réorganisation des armées impériales était, en effet, entièrement achevée lorsque le ministre de la guerre du Mikado s'est décidé à visiter les pays civilisés de l'Occident.

Ajoutons bien vite que ce n'était pas pour étudier des questions d'armement que le comte Yamagata avait dû s'éloigner pendant quelques mois de sa patrie; la mission toute spéciale dont il était chargé présentait un caractère essentiellement pacifique.

Il avait reçu l'ordre d'entreprendre, à travers tous les pays civilisés du globe, un voyage circulaire à la recherche d'une Constitution. Le statut de 1890 qu'il a rapporté de son excursion, est en réalité son œuvre, et l'impartialité nous oblige à reconnaître que les institutions parlementaires ont eu quelque peine à s'acclimater dans l'Empire du Soleil levant.

Moltke et Yamagata.

Si les parallèles à la façon de Plutarque n'étaient pas le plus démodé des genres de littérature, une étude comparée des caractères de M. de Moltke et du comte Yamagata pourrait fournir matière à de curieux rapprochements.

Ces deux hommes de guerre appartiennent à la famille, toute moderne, des généraux savants qui apprennent leur métier dans les livres. Avec un égal succès ils se sont, l'un et l'autre, efforcés de donner une précision mathématique aux mouvements d'une armée en campagne. La marche convergente des trois corps japonais qui sont arrivés à Ping-Yang à l'heure fixée par le commandant en chef pourrait être comparée aux conceptions les plus puissantes et les mieux exécutées du vainqueur de Sadowa.

Ici, la ressemblance s'arrête. Le maréchal japonais possède un talent dont son illustre devancier d'Europe était entièrement dépourvu. Il sait se faire aimer de ses soldats, il est indulgent et humain, il ne pense pas que, pour

s'assurer l'obéissance et le dévouement de ses soldats, un général soit obligé de les soumettre à ce régime de sévérité inflexible dont le stratège allemand célébrait les bienfaits.

Le comte Yamagata a coutume de dire: « On ne doit jamais punir un homme pour une première faute; il est plus sage de le mettre de nouveau à l'épreuve, afin de lui laisser le moyen de se corriger. »

Ce philosophe optimiste et bienveillant porte sur les champs de bataille une bonhomie sereine qui faisait également défaut au taciturne vainqueur de 1866 et de 1870.

Le général Saïgo Takamori s'étant mis à la tête d'un *pronunciamento*, le comte Yamagata fut chargé d'étouffer la rébellion. Il ne se décida pas, sans regret, à faire la guerre à un homme dont il avait, à l'âge de dix ans, sauvé la vie, en ouvrant, au moment opportun, un parasol sous les yeux de son cheval emporté à fond de train et qui, dans la suite, l'avait récompensé de ce service en le prenant sous sa protection et en lui prodiguant chaque jour de nouvelles marques de sa reconnaissance, mais, dans le cœur du maréchal, le sentiment du devoir l'emporta sur les liens de l'amitié.

Le héros du Japon n'était pas obligé de lutter seulement contre son ancien protecteur, mais contre son ancienne armée. Il faisait la guerre à des soldats qu'il avait lui-même formés. Au plus fort du combat, un obus vint éclater à un mètre de lui: « Admirez donc, dit-il à ses officiers, la justesse du tir de l'ennemi; elle prouve que ces gens-là ont eu un bon instructeur. »

Peu de commandants en chef ont manifesté autant de sollicitude pour leurs troupes. Le comte Yamagata, atteint depuis quelques jours de la maladie qui devait l'obliger à s'éloigner de l'armée, s'affaiblissait à vue d'œil et avait de la peine à se tenir en selle. Le médecin-major lui fit apporter une bouteille de vin, remède qui n'aurait rien d'exceptionnel dans une ambulance européenne, mais très coûteux et très rare parmi les Japonais: « Jamais, s'écria le maréchal, je ne me permettrai un pareil raffinement de luxe, lorsque mes pauvres soldats n'ont pas de quoi manger. »

G. LABADIE-LAGRAVE.